T

TIRELLON · ARCHIVES DU MONDE CONNU

ARCHIVES DU NORTHERN SHIELD · BLANORNÉ

CODEX DE BLANORNÉ ET DE LA MAISON VAESCO

Des Terres Blanches, de leur Peuple et de ce qu'on en rapporte

Consigné par Astryde Vahl, Exégète-Scribe
Grand Archivum d'Aen Doravel — Salle du Savoir des Royaumes
Daté du 1317 AP

SCEAU DU GRAND ARCHIVUM D'AEN DORAVEL

« Ce registre ne décrit pas Blanorné. Il décrit ce que Blanorné a bien voulu qu'on en dise. »

AVANT-PROPOS · DE CE REGISTRE ET DE SES SOURCES

Je n'ai jamais vu Blanorné.

Il faut que cela soit écrit en tête de ce registre, avant toute chose, car tout ce qui suit en dépend. Je n'ai pas navigué vers les Terres Blanches. Je n'ai pas vu leurs tours ni leurs ports. Je n'ai pas posé les yeux sur un seul de leurs rois. Ce que je consigne ici, je le tiens d'autres, et ces autres le tiennent d'un royaume qui parle peu.

Le Grand Archivum conserve deux relations de voyage aux Terres Blanches. La première est celle de l'Exégète-Scribe Rowan Delth, qui accompagna une flotte marchande avernienne en 1104 et demeura onze jours dans le port de la capitale sans être autorisé à s'en éloigner. La seconde, plus ancienne et plus courte, est de main incertaine ; elle porte la date de 892 et l'on ne sait plus qui la rédigea. Ces deux textes sont, à ma connaissance, tout ce que notre Ordre possède en témoignage direct. Deux hommes en quatre siècles, dont un dont nous avons perdu le nom.

Pour le reste, j'ai fait ce qu'un archiviste peut faire : je suis descendue à Neryas-Port et j'y ai attendu.

Les navires blanornéens y viennent régulièrement. Leurs équipages descendent à terre, vendent, achètent, repartent. Certains y reviennent depuis vingt ans et connaissent le port mieux que bien des Averniens. J'ai passé trois saisons à Neryas-Port et j'ai recueilli le témoignage de dix-neuf marchands et marins des Terres Blanches, dont sept à plusieurs reprises.

Je dois dire de ces témoignages deux choses opposées, et les deux sont vraies.

La première est qu'ils m'ont été donnés de bonne grâce. Je m'attendais à la méfiance ; j'ai trouvé de la courtoisie, et chez plusieurs une véritable disposition à parler. Ces hommes aiment leur île et ne détestent pas qu'on s'y intéresse. Ils m'ont décrit leurs cités avec précision, leurs navires avec fierté, leurs récoltes avec une abondance de détails que je n'avais pas sollicitée.

La seconde est qu'ils ont parlé de ce qu'ils voulaient.

J'ai mis une saison entière à m'en apercevoir, et c'est peut-être la chose la plus utile que ce registre puisse transmettre. Il n'y eut jamais de refus. Jamais un homme ne m'a dit qu'il ne pouvait pas répondre. Simplement, certaines questions recevaient des réponses qui n'en étaient pas, et l'entretien reprenait ailleurs, et je m'apercevais deux jours plus tard que je n'avais rien appris. J'ai obtenu la liste des sept grandes cités et le détail de leurs productions. Je n'ai jamais obtenu le nom du grand-père du roi actuel.

Je dois avertir aussi d'une chose que le lecteur rencontrera à chaque page et qu'il ne faut pas prendre pour un fait établi.

Les Blanornéens disent que leur royaume a quatre mille ans.

Je n'ai aucun moyen de le vérifier. Ils tiennent un compte intérieur des années, par règnes, que je n'ai pas su convertir faute de connaître la suite de leurs souverains. Leur récit d'origine relève de la légende dynastique et non du document. Aucune de nos archives ne remonte assez haut pour dire quoi que ce soit de cette île avant les premiers siècles du Pacte. Le chiffre est le leur, il est constant dans toutes les bouches, et c'est tout ce que j'en puis dire. Je l'emploierai dans ce registre par commodité et parce qu'il n'y en a pas d'autre. Qu'on se souvienne que je le cite et que je ne l'établis pas.

Il faut enfin dire un mot de l'état général de nos connaissances, car il commande les limites de ce travail bien au-delà du cas blanornéen.

Le Grand Archivum sait qu'il existe deux autres continents au monde connu. Nous savons qu'Aedoera est gouvernée par un Ordre exégète du Cœur avec lequel nous partageons une origine et plus rien d'autre : ce furent mille des nôtres qui descendirent vers le Sud au premier siècle du Pacte, et nous ignorons ce qu'ils y sont devenus. Nous savons que Taerticâulle est un pays de cités hautes, de vents et de griffons, et que ses savoirs y sont tenus par des institutions dont nous connaissons les noms. Nous possédons quelques documents parvenus par les voies savantes, dont plusieurs sont anciens et dont aucun n'a été vérifié sur place par un homme de cet Ordre.

Nous n'en savons presque rien de concret.

Un Exégète d'Aen Doravel peut nommer la Banque Éthérée sans avoir jamais vu un de ses agents. Il peut citer les Ordres du Cœur sans savoir comment on y entre. Notre géographie des deux autres continents tient en quelques cartes que nos cartographes eux-mêmes qualifient d'approximatives. Le continent Northern connaît le monde comme un homme connaît le nom de ses voisins lointains : suffisamment pour ne pas se croire seul, pas assez pour prétendre les décrire.

Je le note ici parce que le lecteur en aura besoin au dixième chapitre de ce registre, et parce qu'il vaut mieux qu'il le sache dès maintenant.

J'ajoute enfin, pour ceux qui liront ce registre en cherchant des certitudes, qu'ils feront mieux de le refermer maintenant. Les Terres Blanches sont à six jours de nos côtes pour qui sait naviguer, et à quatre siècles de notre connaissance. Nous commerçons avec elles depuis un temps que nul ne sait mesurer, et nous ignorons presque tout d'elles. Cela devrait nous étonner davantage.

— *Astryde Vahl, Exégète-Scribe, Grand Archivum d'Aen Doravel, 1317 AP*

I · DE LA SITUATION ET DES ROUTES

Blanorné est une grande île des mers méridionales, au sud du continent, hors de tout royaume et hors du Pacte.

Sa position exacte n'est établie sur aucune carte du Grand Archivum avec une précision que je juge suffisante. Nos cartographes s'accordent sur une direction et divergent sur

une distance, ce qui, en mer, revient à ne pas savoir. Les marins blanornéens, interrogés sur ce point, répondent avec une bonne humeur constante qu'ils s'y rendent sans peine et qu'ils ne voient pas le problème.

Des deux vitesses

Il faut à un navire continental d'une à deux semaines pour atteindre les Terres Blanches depuis les côtes d'Averna, selon la saison, le vent et la qualité de la coque.

Il faut à un navire blanornéen de quatre à six jours.

Cet écart est le premier fait que rapportent tous les témoins sans exception, et le seul sur lequel je n'ai relevé aucune contradiction. Il est considérable. Il signifie qu'un navire des Terres Blanches accomplit en une traversée ce que les nôtres accomplissent en deux, et qu'il peut donc, pour un même coût de mer, porter plus loin des marchandises plus fragiles. J'y reviendrai en traitant de leur art naval, car c'est là que réside, à mon sens, la clef véritable de leur richesse.

D'Averna comme porte

Le commerce des Terres Blanches avec le continent passe par Averna, et presque uniquement par Averna.

Neryas-Port en est le principal point d'entrée, Caer-Avernia le second. Les marchandises blanornéennes y arrivent, y sont revendues, et se répandent ensuite dans les Six Royaumes par les routes ordinaires du Sud. Le marchand de Caer-Norwyn qui achète du granite blanc l'achète à un Avernien, lequel l'a acheté à un Blanornéen. Il est probable que beaucoup, dans le Nord, consomment des produits des Terres Blanches sans savoir d'où ils viennent.

Cette position vaut à Averna un avantage que les autres royaumes lui reprochent régulièrement et qu'elle n'a aucune raison d'abandonner. J'ai entendu à Neryas-Port l'expression *« le sel avernien »* pour désigner la marge que le royaume prélève au passage. Elle est prononcée avec aigreur partout ailleurs et avec satisfaction sur place.

Selvaris entretient également des rapports commerciaux avec les Terres Blanches, mais rares. Les témoignages sont ici plus difficiles à recueillir, ce qui, s'agissant de Selvaris, ne surprendra personne. Il semble que quelques navires blanornéens touchent les Ports d'Ombrelune, à un rythme irrégulier, pour des marchandises dont ni les uns ni les autres ne souhaitent parler. Je consigne le fait et je n'en tire rien.

Des quatre autres royaumes — Valdara, Darnholm, Virelya, Tharaggorn — je n'ai trouvé trace d'aucun rapport direct avec Blanorné, ni ancien ni récent.

Du sens unique

Voici le fait le plus singulier de ce chapitre, et je prie le lecteur d'y arrêter son attention.

Les Blanornéens viennent au continent. Les continentaux ne vont pas aux Terres Blanches.

Il ne s'agit pas d'une interdiction. Aucun édit ne ferme leurs ports et personne à Neryas-Port n'a jamais entendu parler d'un navire refoulé. Il s'agit d'un état de fait ancien, régulier, et jamais rompu : le trafic se fait dans un sens, porté par des coques qui sont toutes les leurs.

Les raisons en sont, je crois, simples et suffisantes. Leurs navires vont deux fois plus vite ; il est donc plus rentable qu'ils naviguent. Ils connaissent la route ; nous la connaissons mal. Ils ont intérêt à vendre chez nous ; nous n'avons pas grand-chose à leur vendre.

Mais il en résulte une conséquence dont ils ne se plaignent pas.

J'ai interrogé à Neryas-Port un facteur avernien nommé Herven Sole, qui commerce avec les Terres Blanches depuis quarante et un ans, qui connaît par leur nom une trentaine de capitaines blanornéens, et qui m'a récité de mémoire les prix du granite poli sur trois décennies.

Il n'a jamais vu l'île.

Il ne s'en était jamais étonné avant que je le lui demande. Il m'a répondu qu'il n'y avait jamais eu de raison d'y aller, ce qui est exact, et il m'a semblé qu'il y pensait encore quand je l'ai quitté.

II · DE L'ÎLE ET DE SES TERRES

De sa forme

Blanorné est une île allongée, orientée du nord au sud, dont les témoins s'accordent à dire qu'on la traverse en diagonale en une douzaine de journées de marche. Cela donnerait quelque trois cent cinquante lior d'un bout à l'autre — sensiblement moins que le plus petit de nos royaumes.

C'est une île. Il faut le garder à l'esprit en lisant tout ce qui suit. Ce que les Terres Blanches ont bâti, elles l'ont bâti dans des bornes qui n'ont jamais bougé.

De ses terres

Le centre est une plaine large et fertile, qui porte l'essentiel des récoltes. Le nord est couvert de forêts denses que les témoins décrivent comme anciennes et peu exploitées. Le sud est un pays de collines, plus sec, où l'on élève. L'ouest tombe dans la mer par des falaises abruptes où nul n'aborde.

Le pays est riche. Tous le disent, et ils le disent d'une manière qui m'a frappée : sans forfanterie, comme on énonce une donnée. Un marin de Velasya à qui je demandais si les récoltes étaient bonnes m'a regardée sans comprendre la question. Les récoltes sont bonnes. Elles l'ont toujours été.

D'un climat singulier

Blanorné jouit d'un climat qui lui est propre et qui ne ressemble à celui d'aucune de nos côtes méridionales.

Les hivers y sont doux, les étés longs sans excès, les pluies régulières. Les Couronnes s'y font sentir avec une modération dont les témoins parlent comme d'une évidence et qui, rapportée à ce que nous connaissons du Nord, n'en est pas une. On ne gèle pas à Blanorné. On n'y brûle pas non plus.

Ce climat est constant. Il l'est depuis toujours, disent-ils.

Il ne l'est pourtant pas tout à fait, et c'est le seul point de ce chapitre sur lequel j'ai obtenu des témoignages embarrassés.

Il arrive — rarement, mais il arrive — qu'un hiver soit dur. Que le froid descende où il ne descend pas. Que les récoltes de l'année suivante soient maigres. Cela survient une fois par génération, parfois moins souvent, sans régularité qu'on puisse suivre et sans signe qui l'annonce.

J'ai demandé à sept témoins ce qu'ils en pensaient. J'ai obtenu sept réponses différentes, toutes brèves, et aucune qui explique quoi que ce soit. On m'a dit que cela arrivait. On m'a dit que c'était ainsi. Un capitaine de Veloran, plus disert que les autres, m'a répondu que l'île « *se souvenait de quelque chose* », puis a changé de sujet avec une netteté qui ne laissait pas de place.

Je consigne ces hivers parce qu'ils sont attestés et parce qu'ils dérangent. Un pays qui explique tout de lui-même et qui bute sur un seul point mérite qu'on note lequel.

De ce que l'île donne
Les Terres Blanches exportent peu de choses, et toutes sont rares.

Le granite blanc. C'est leur marchandise première et celle par quoi le continent les connaît. Une pierre claire, dense, qui se polit jusqu'à un éclat que nos carrières n'atteignent pas. On en trouve dans les demeures riches des six royaumes, dans quelques sanctuaires, et dans certaines salles du Grand Archivum même — ce que j'ignorais avant d'entreprendre ce registre. Elle est extraite à Thyrvel et travaillée sur place, car les Blanornéens ne vendent jamais de blocs bruts.

Les pierres précieuses. Extraites aux mêmes gisements. Les témoignages sont ici plus vagues et je soupçonne que c'est volontaire.

Les crabes. L'île est entourée d'eaux qui portent des crabes d'une taille que nos pêcheurs jugeraient fabuleuse si les carapaces n'arrivaient pas régulièrement à Neryas-Port. On les vend séchés, salés, et ils se conservent des mois. C'est un mets cher dans le Sud et une curiosité dans le Nord.

Les fruits. Des espèces qui ne poussent pas chez nous et qui supportent mal la traversée — d'où l'importance, ici encore, de leurs six jours contre nos deux semaines.

Les vins. Peu abondants, très recherchés, et dont les meilleurs ne quittent jamais l'île.

Il faut mesurer ce que cette liste signifie. Aucune de ces marchandises n'est nécessaire. On peut bâtir sans granite blanc, manger sans crabes et boire sans leurs vins. Elles sont toutes désirables et toutes superflues, ce qui est précisément la position commerciale la

plus profitable qui soit : Blanorné vend au continent ce qu'il ne peut trouver ailleurs et dont il pourrait se passer, ce qui lui permet de fixer ses prix sans jamais provoquer de crise.

Ils font cela depuis assez longtemps pour que nul ne se rappelle le commencement.

III · DE CAER BLANORA ET DES SEPT CITÉS

Blanorné compte sept grandes cités et une capitale, et rien d'autre que des villages.

De Caer Blanora

Un mot d'abord sur ce nom, car il n'est pas le leur. Ils l'appellent Osvenia. « Caer Blanora » est un nom avernien, forgé dans nos ports pour notre commodité, et il figure ainsi sur toutes nos cartes ; je l'emploierai dans ce registre comme l'emploient mes lecteurs. Je note seulement qu'aucun de mes dix-neuf témoins ne s'en est servi une seule fois, et qu'aucun n'a jugé utile de me le faire remarquer.

La capitale se tient au centre-sud de l'île, en retrait de la côte, à quelque distance de son port.

Les témoins la décrivent comme une ville de pierre claire, bâtie de manière que nos architectes jugeraient contradictoire. On y trouve des colonnades, des marbres, des terrasses ouvertes — et, sur les mêmes places, des flèches, des arches en ogive, de hauts vitraux. Rowan Delth, qui est le seul de nos témoins à l'avoir vue de ses yeux, écrit qu'il ne savait pas s'il fallait admirer l'ensemble ou le déplorer, et qu'il a fini par l'admirer.

Le palais royal est en granite blanc poli. Il n'est pas décrit comme grand. Il est décrit comme lumineux, ce qui n'est pas la même chose et ce que Delth souligne avec insistance.

Du port

Le port de Caer Blanora est fortifié de trois murailles successives et peut se fermer.

Cette fermeture se fait par des grilles immergées qui se relèvent depuis le fond du chenal. Delth, qui a assisté à une manœuvre d'exercice, écrit que l'opération dure moins d'un quart d'heure et que le port devient alors, selon son mot, « *une chambre* ».

Il faut peser ce que cela veut dire. Une cité maritime qui peut se refermer sur elle-même en un quart d'heure est une cité qui a envisagé qu'on vienne la prendre. Nul témoin ne rapporte qu'une flotte ait jamais menacé les Terres Blanches. Ils ont bâti l'ouvrage tout de même, et ils l'entretiennent.

Des Sept Cités

Chacune des sept grandes cités est tenue par une branche de la maison régnante, et chacune a sa charge propre. Ce partage est ancien, précis, et aucun témoin ne l'a jamais décrit autrement.

Veloran — la flotte marchande, la pêche, le commerce des mers. C'est de Veloran que viennent la plupart des navires qui touchent nos ports, et la plupart des hommes que j'ai interrogés.

Iryath — la flotte armée et les chantiers navals. On y construit. Aucun témoin n'a consenti à me décrire ces chantiers autrement qu'en termes généraux.

Thyrvel — le granite et les pierres. La cité des carrières et des ateliers de taille.

Velasya — les terres et les troupeaux. Ils l'appellent le grenier, et ils le disent sans image : la plaine centrale la borde.

Ormys — les arts, la musique, la danse, les fêtes. Plusieurs marins m'en ont parlé avec un enthousiasme qui contrastait avec leur réserve habituelle. On y va, semble-t-il, et l'on en revient content.

Calvess — l'armée de terre. Ils la nomment entre eux la Forge des Soldats. C'est la seule des sept dont aucun témoin n'a voulu parler plus d'une minute.

Elvoryn — les temples, le culte, la garde des anciens pactes et des reliques. J'y consacre une section propre plus loin dans ce registre, car ce que j'en ai appris relève de leur foi et non de leur géographie.

De ce qui n'est pas
Il n'y a pas de huitième cité à Blanorné, et il n'y en a jamais eu.

J'ai vérifié ce point auprès de onze témoins séparément, en formulant la question de plusieurs manières, parce que je ne pouvais pas croire qu'une île de cette taille et de cette abondance n'eût pas essaimé en quatre mille ans. Les réponses ont été unanimes et ont toutes pris la même forme : il n'y a pas la place.

Entre les sept cités, les villages, les champs qui nourrissent tout cela, les pâtures, les forêts qu'ils n'abattent pas, les carrières et les ouvrages de la côte, l'île est pleine. Non pas surpeuplée — pleine. Chaque part en est employée à quelque chose, et il ne reste rien où poser une ville de plus.

Les villages sont, selon les estimations que j'ai pu croiser, au nombre de quelques dizaines. Aucun témoin n'a su m'en donner le compte exact et je n'ai pas insisté, la question ne les intéressant visiblement pas.

IV · DES TOURS ET DE LA MER

C'est ici que Blanorné devient difficile à écrire, parce que c'est ici que les témoignages cessent d'être vagues.

Sur leur foi, leurs rois et leur histoire, j'ai recueilli des bribes. Sur leurs ouvrages et leurs navires, j'ai recueilli plus de détails que je n'en pouvais consigner. Ces hommes parlent

volontiers de ce qu'ils construisent. C'est, je crois, ce dont ils sont le plus fiers, et c'est peut-être ce qu'ils sont.

De la ceinture de guet

Les côtes de Blanorné sont gardées par une ceinture de tours de guet, espacées de manière que chacune voie ses voisines.

Elles sont de granite. Les ordinaires s'élèvent, selon les témoignages recoupés, à quelque quarante ou soixante ceryn — la hauteur d'un beau donjon de Valdara. Deux ou trois d'entre elles, aux points où la côte l'exige, montent bien plus haut, jusqu'au double, et Delth écrit qu'il a mis un long moment à croire ce qu'il voyait.

Chaque tour porte à son sommet un foyer, et chaque foyer un mécanisme.

Du mécanisme à pivot

Le foyer des tours blanornéennes ne brûle pas à l'air libre. Il est enclos dans une structure qui tourne sur un pivot, entraînée par le vent lui-même, de sorte que la flamme demeure abritée quelle que soit la direction des rafales et que sa lumière soit renvoyée vers la mer plutôt que dispersée.

Les feux sont allumés chaque soir, sur toute la ceinture, sans exception et sans occasion particulière. On les voit de très loin au large.

Delth, qui a vu la chose depuis le pont d'un navire à l'approche, écrit qu'on distingue d'abord une lueur, puis deux, puis la ligne entière, et que l'île apparaît la nuit comme un trait de feu posé sur l'eau noire. Il ajoute que le capitaine avernien qui le portait, homme peu porté aux effusions, s'est tu pendant tout le temps que dura l'approche.

J'observe que ce dispositif sert autant à voir qu'à être vu. Une côte qui s'éclaire chaque soir sur toute sa longueur annonce quelque chose à qui la regarde de loin.

De leur art naval

Les navires des Terres Blanches sont, de l'avis unanime des marins averniens que j'ai interrogés — et ce sont là des hommes qui ne complimentent pas volontiers les coques d'autrui — les meilleurs qu'ils aient vus.

Je ne suis pas en état de décrire techniquement ce qui les distingue et je ne l'essaierai pas. Ce que j'ai retenu des témoignages concordants tient en trois points : leurs coques sont plus fines qu'il ne semble prudent, elles sont plus rapides qu'on ne l'explique, et elles tiennent la mer dans des états où l'on préférerait ne pas s'y trouver.

Cet art est ancien. Il n'a pas été acheté ni appris ailleurs. Il est, avec la taille du granite, ce que Blanorné sait faire depuis qu'elle existe.

De ce qui est ancien et de ce qui est neuf

Voici le point de ce chapitre que je tiens pour le plus digne d'attention, et je le dois à un capitaine de Veloran qui me l'a dit sans y penser.

Il existe à Blanorné des ouvrages de deux âges, et sur place tout le monde sait les distinguer.

Il y a le vieux — les tours, les murailles, les carrières, les ports, les digues, les canaux qui portent l'eau aux plaines de Velasya. Ces ouvrages ont des siècles ou des millénaires. Ils sont massifs, éprouvés, et absolument leurs.

Et il y a le neuf — quelques ponts d'une portée que l'on ne savait pas franchir, des machines de port qui lèvent des charges que dix hommes ne lèveraient pas, des mécanismes de tour révisés qui ne s'enrayent plus par gros temps, des instruments de mesure et de navigation. Ces ouvrages-là ont soixante ans, ou moins.

Et ils sont meilleurs.

Le capitaine me l'a dit avec un mélange que je n'ai pas su démêler, où entraient de la fierté et autre chose. Puis il a ajouté une phrase que je consigne telle qu'il l'a prononcée, parce que je ne l'ai pas comprise sur le moment et que je crois la comprendre maintenant :

> *« Mon père trouve encore que c'était cher payé. Moi je passe sur le pont. »*

Je n'ai pas su, ce jour-là, de quel paiement il parlait, ni pourquoi il en parlait au présent. Je l'ai appris plus tard, et j'y consacrerai une section entière de ce registre.

V · DU PEUPLE BLANORNÉEN

De ce qu'on voit d'abord
Un Blanornéen se reconnaît avant qu'il ait parlé.

Ils ont les cheveux blancs. Tous, sans exception, dès l'enfance et jusqu'à la fin. Ce n'est pas une blancheur de vieillesse ni la pâleur des cheveux très clairs que l'on rencontre dans le nord de Virelya : c'est un blanc franc, uniforme, qui ne fonce jamais et ne jaunit pas. Un enfant blanornéen naît avec, ou le prend dans ses premiers mois — les témoignages divergent sur ce point et j'ai renoncé à trancher.

Leur peau est pâle, parfois jusqu'à laisser voir les veines, et beaucoup la portent marbrée de zones plus claires encore, sans que cela paraisse les incommoder ni les distinguer entre eux. Les femmes ont fréquemment le visage et les épaules semés de taches de rousseur, ce qui produit avec le reste un effet que Delth décrit longuement et que je ne reproduirai pas, son enthousiasme sur ce point excédant les besoins d'un registre.

Les hommes sont imberbes. Tous, et à tout âge. Un capitaine de Veloran de plus de soixante ans à qui je posai la question me répondit qu'il n'avait jamais vu de poil sur un menton avant de débarquer à Neryas-Port et que cela lui avait fait un effet désagréable dont il ne s'était jamais complètement défait.

De leur santé
Les Blanornéens ne tombent pas malades.

Je consigne la formule telle qu'elle m'a été donnée, parce qu'elle m'a été donnée ainsi par la totalité de mes témoins, et je la corrige aussitôt : ils tombent malades, mais rarement, et peu meurent de maladie avant l'âge.

Les fièvres qui traversent nos ports et emportent chaque année leur part d'hommes ne les touchent pas. Les flux de ventre qui déciment les équipages en traversée longue les épargnent. Plusieurs marins averniens m'ont rapporté, sans y voir autre chose qu'un fait de mer, que sur un navire mixte les Averniens tombent et les Blanornéens continuent.

Cela n'est pas absolu. Un marin d'Iryath m'a parlé d'une sœur morte de langueur à vingt ans, et il en parlait comme d'une chose rare et injuste, ce qui indique assez que ce ne soit pas la règle.

De leur âge
Ils vivent vieux.

Un Blanornéen que n'emportent ni la mer, ni le fer, ni un accident, atteint couramment quatre-vingts ans et souvent quatre-vingt-dix. Il les atteint en état de marcher, de travailler et de commander, ce qui n'est pas moins remarquable que le nombre.

Il faut mesurer ce que cela signifie pour un royaume. Chez nous, un homme de soixante ans est un ancien et un homme de soixante-dix une exception qu'on montre. Là-bas, un homme de soixante-dix ans est dans la force de sa charge. Leurs marchands ont quarante ans de métier quand les nôtres en ont vingt. Leurs capitaines commandent un demi-siècle. Leurs souverains règnent longtemps.

J'ai interrogé Herven Sole, le facteur avernien dont j'ai parlé, sur les capitaines blanornéens qu'il avait connus au cours de ses quarante et une années de commerce. Il en a nommé une trentaine. Il m'a fallu un moment pour comprendre que la plupart étaient encore vivants et encore en mer.

Une conséquence de cet état mérite d'être notée dès maintenant, car elle éclairera le dixième chapitre. Chez nous, trois générations se succèdent en un siècle et une décision vieille de soixante-dix ans n'est plus contestée par personne, faute de contestataires vivants. Aux Terres Blanches, soixante-dix ans laissent debout ceux qui étaient là.

De leur langue
Les Blanornéens parlent entre eux une langue qui n'est parlée nulle part ailleurs.

Ceux qui commercent parlent aussi le Norvalien, souvent bien, parfois avec un accent que l'oreille avernienne repère instantanément et que l'oreille du Nord prend pour du Selvarien. La couronne et les grandes maisons l'emploient également. Le paysan de Velasya, m'a-t-on dit, ne le parle pas du tout.

Leur langue propre a été examinée par le Grand Archivum sur la foi de mots et de formules recueillis auprès des marins, et le résultat de cet examen mérite d'être consigné ici, car il est le seul point de ce registre où notre Ordre ait produit une connaissance qui lui soit propre.

On y reconnaît sans difficulté deux couches. La première est du Vyrelien ancien, entré par le commerce, comme partout où le commerce est allé. La seconde est du Norvalien, plus récent, superposé comme il l'est sur tous les continents.

En dessous, il y a autre chose.

Un fond qui ne se rattache à rien. Ni au Tharokk ancien, dont nos savants connaissent la souche. Ni à aucune des langues mortes d'avant le Pacte dont l'Archivum garde trace. Ni à quoi que ce soit d'attesté sur les trois continents — étant entendu, comme je l'ai dit en tête de ce registre, que ce que nous savons des deux autres est mince. Ce fond porte l'essentiel de leur vocabulaire domestique, de leurs noms de lieux et de leurs formules anciennes.

Nos savants n'ont pas su l'identifier et tiennent la question pour ouverte.

VI · DE LA MAISON VAESCO

D'une seule couronne
Blanorné est gouvernée par une famille, et par une seule.

Il n'y a pas d'autre maison régnante aux Terres Blanches, il n'y en a jamais eu, et rien dans ce que j'ai recueilli ne suggère qu'on y ait jamais conçu qu'il pût en aller autrement. La maison Vaesco règne sur l'île depuis que l'île est habitée. Le trône ne s'est jamais transporté ailleurs, n'a jamais changé de nom, n'a jamais été disputé par une lignée rivale.

Nous n'avons rien d'équivalent. Les six royaumes ont tous connu des ruptures dynastiques, des branches supplantées, des couronnes prises. Blanorné n'en a connu aucune. Il faut se représenter ce que cela produit sur la durée qu'ils se donnent : un royaume qui n'a jamais eu à imaginer un autre souverain que celui qu'il a.

La maison compte, autant qu'on puisse l'établir, entre quarante et cinquante personnes vivantes. Une dizaine résident à la capitale ; les autres sont réparties par petits groupes de trois à cinq dans les sept cités.

Des sept branches
Chacune des sept cités est tenue par une branche de la maison.

J'ai cherché à établir la nature exacte de ce lien et je suis arrivée à une réponse contradictoire que je crois exacte pour cette raison même.

Interrogés sur le droit, les témoins répondent que les cités appartiennent à la couronne, que les branches y sont placées, et que le souverain peut les déplacer. Interrogés sur le fait, les mêmes témoins ne connaissent aucun exemple de branche déplacée, ni récent ni ancien. Thyrvel est tenue par les siens depuis toujours. Velasya de même. Personne n'a souvenir d'autre chose.

Je conclus, avec la prudence qui s'impose, que la couronne blanornéenne dispose d'un pouvoir de révocation qu'elle n'exerce jamais et que nul ne conteste. Un droit qu'on

n'emploie pas pendant assez longtemps finit par ressembler à une fiction ; mais nul là-bas ne semble désireux de vérifier laquelle des deux lectures est la bonne.

De la succession
La couronne va à l'aîné, ou à l'aînée — les femmes règnent aux Terres Blanches au même titre que les hommes, et plusieurs de mes témoins ont mentionné des reines passées avec un naturel qui rendait la question superflue.

Mais l'aînesse ne suffit pas.

Tous les enfants d'un souverain ne sont pas éligibles au trône. Il y a une condition supplémentaire, antérieure au rang, qui écarte certains héritiers et pas d'autres. Un cadet peut être couronné devant son aîné. Cela s'est produit, et pas rarement.

Cette condition est vérifiée dans l'enfance, à Elvoryn, par un rite dont je n'ai pu obtenir aucune description. Ceux qui la remplissent entrent dans l'ordre de succession. Ceux qui ne la remplissent pas demeurent membres de la maison, gardent leur nom, leur rang et leurs biens, et n'approcheront jamais la couronne.

Aucun de mes dix-neuf témoins n'a consenti à me dire ce que le rite examine.

De ce qu'on rapporte du sang
Il existe sur ce sujet une rumeur, et je la consigne pour ce qu'elle est.

On dit que le sang des Vaesco est blanc.

Je l'ai entendue à Neryas-Port dans la bouche de marins averniens, jamais dans celle d'un Blanornéen. Elle circule dans les ports du Sud depuis longtemps, sous des formes plus ou moins ornées — chez les uns le sang est blanc comme du lait, chez d'autres il est clair comme de l'eau, chez un conteur particulièrement inspiré il luit dans l'obscurité. Ces variations sont la signature ordinaire des fables de port.

J'ai posé la question à quatre témoins blanornéens. Trois ont ri. Le quatrième n'a pas ri, ce qui m'a paru plus intéressant, mais il n'a rien dit non plus.

Je ne puis ni vérifier cette rumeur ni l'écarter. Elle a contre elle son invraisemblance et le fait qu'elle appartienne à un genre de récits dont les ports sont prodigues. Elle a pour elle, il faut le dire, qu'elle expliquerait commodément un rite d'éligibilité qui examine quelque chose dans l'enfance et dont nul ne veut parler.

Je la laisse au lecteur.

Des autres maisons
Il existe à Blanorné d'autres familles nobles que la maison Vaesco.

Elles sont anciennes, riches, établies dans les cités depuis des siècles, propriétaires de terres et de navires. Certaines pèsent, à ce qu'on m'a dit, plus lourd en biens que des Vaesco cadets. Elles siègent, elles conseillent, elles administrent.

Elles ne peuvent pas régner.

Cette exclusion est absolue et ne souffre aucune exception. Aucune de ces maisons n'a jamais prétendu au trône ni ne le prétendra. Interrogés sur la raison, mes témoins ont répondu qu'elles n'étaient pas de la maison, ce qui est une réponse circulaire dont je n'ai rien pu tirer de plus.

J'ajoute une observation qui n'engage que moi. Les noms de plusieurs de ces familles, tels qu'on me les a rapportés, présentent avec le nom Vaesco des ressemblances que je ne crois pas fortuites. Il se pourrait que ces maisons soient, ou aient été, des branches de la maison régnante — sorties de la succession à un moment quelconque et devenues autre chose.

Si cela est, alors l'île compte depuis longtemps une noblesse entière qui descend des rois, qui le sait, et qui n'aura jamais rien.

VII · DE LEUR FOI

C'est le chapitre où je m'aventure le plus loin de mes sources, et où l'on rapportera le plus de choses étranges. Je prie le lecteur de tenir compte de ce que les matières de foi sont celles dont les marins parlent le plus mal, et que j'ai dû recouper des témoignages souvent confus.

De ce qu'ils honorent
Les Blanornéens honorent les Sept.

Cela m'a rassurée d'abord, et à tort. Ils les nomment tous, les nomment comme nous les nommons, et leurs formules courantes invoquent le collège divin dans son entier. Un marchand de Veloran m'a récité les sept noms sans hésitation ni erreur.

Mais ils n'en honorent véritablement qu'un.

Matyo, le Forgeron du Monde, occupe aux Terres Blanches une place que nul autre n'approche. C'est à lui que vont les temples, les rites, les serments et les prières. Les six autres sont reconnus, cités, tenus pour réels — et personne ne leur bâtit rien. J'ai demandé à un témoin s'il existait à Blanorné un sanctuaire d'Océane, ce qui pour une île m'avait semblé probable. Il a réfléchi longuement et m'a répondu qu'il n'en connaissait pas.

Ils ont donc un panthéon complet dont ils n'occupent qu'une place. Nos Exégètes appelleraient cela une dévotion déséquilibrée. Eux ne l'appellent rien du tout, n'ayant jamais eu personne pour leur dire que c'en était une.

De ce qu'ils tiennent de la Dissipation
Ici commence ce que ce registre a de plus difficile à consigner sans y mêler de jugement, et je m'y efforcerai.

Le Chant du Fer enseigne, et les Six Royaumes tiennent avec lui, que les Sept ne sont pas morts. Qu'ils se sont effacés volontairement pour laisser aux hommes le choix. Que leur

essence s'est dispersée dans le monde — la mer pour Océane, la terre pour Naésse, le vent pour Célesta, le feu pour Garryon, la balance pour Égor, la parole pour Pedroye, le fer pour Matyo. Qu'ils ne reviendront pas sous forme physique, mais que leur présence demeure, partout, en tout temps, et que le regard des Sept ne s'est jamais détourné de nous.

Blanorné enseigne que les Sept sont morts.

Non pas endormis. Non pas retirés. Non pas dispersés. Morts, au sens où nous employons ce mot pour les hommes, et il ne demeure rien d'eux dans le monde. Aucune essence dans la pierre. Aucune présence dans la mer. Aucun regard sur les vivants.

J'ai fait répéter cela à trois témoins différents parce que je croyais avoir mal compris. Je n'avais pas mal compris.

Le monde, pour un Blanornéen, est vide de tout divin. Il a été fait, puis celui qui l'a fait s'en est allé, et depuis il n'y a plus personne. On y travaille, on y commerce, on y règne et on y meurt sans être vu.

Je ne dissimulerai pas que cette doctrine m'a troublée. Elle est, dans les termes, à peu près exactement le contraire de ce que notre Ordre enseigne, et je m'attendais à trouver chez ceux qui la portent quelque chose d'amer ou de désolé. Je n'ai rien trouvé de tel. Ils vivent très bien ainsi. Un capitaine à qui j'exposais notre doctrine du regard permanent m'a écoutée avec courtoisie, puis m'a demandé si cela ne me pesait pas.

De l'Ailleurs
Ils croient pourtant que l'on va quelque part.

Il n'y a pas de contradiction, quoique j'aie d'abord cru en voir une. Les Sept sont morts ; ils sont donc allés là où vont les morts, et ils y sont allés avant nous. Le lieu existe indépendamment d'eux.

Ils l'appellent l'Ailleurs, et ils n'ont pas d'autre nom pour lui.

Il en existe deux formes. L'Ailleurs divin est celui où les Sept se tiennent, et l'on y va si l'on a été bon. L'Ailleurs de souffrance est celui où ils ne sont pas, et l'on y va si l'on a été mauvais. Ils ne les nomment jamais autrement et n'ont, à ce que j'ai pu recueillir, aucune description de l'un ni de l'autre. Ce sont deux mots et rien de plus.

La pesée se fait une fois, à l'arrivée, et sur la vie entière.

Cette dernière précision est celle qui m'a le plus arrêtée. Nul ne juge un Blanornéen de son vivant, puisqu'il n'y a personne pour le faire. Il n'y a ni correction, ni avertissement, ni signe. Une vie s'accumule quatre-vingt-dix ans durant sans être vue, puis on la présente en une fois, et il n'y a pas d'appel.

C'est une morale de l'inventaire. J'ignore si elle rend meilleur. Elle rend, à ce que j'ai observé chez mes témoins, singulièrement attentif à sa propre continuité.

De leurs morts, et d'un mot que je n'ai pas compris tout de suite
Les Blanornéens inhument dans la pierre.

Le corps est déposé dans une chambre taillée, scellée, jamais brûlé, jamais rendu à la terre nue ni à la mer. Le feu leur est une horreur — non pour la raison qu'invoque Valdara, mais parce qu'il défait ce qui devait tenir.

Ils appellent ces chambres des **caveaux mémoriels**.

J'ai relevé ce terme dès mes premiers entretiens et je n'y ai d'abord rien vu. Ce n'est qu'à la deuxième saison, en interrogeant un marchand de Thyrvel sur de tout autres matières, que j'ai entendu le même mot employé seul — **les caveaux** — pour désigner quelque chose qui n'avait manifestement aucun rapport avec des morts.

J'ai demandé s'il s'agissait du même mot. On m'a répondu que oui.

J'ai demandé si c'était le même genre de lieu. On m'a répondu que oui, également, et avec une aisance qui m'a désarçonnée. Ce sont des chambres taillées dans la roche, scellées, faites pour durer. On y met ce qui doit être conservé. Dans les unes on met des morts, dans les autres on met autre chose, et cela ne fait pas deux pratiques mais une seule.

J'ai insisté, et c'est ici que j'ai buté. Non pas contre un refus — contre une évidence. Mon témoin ne comprenait pas ce qui me troublait. Il me l'a réexpliqué deux fois, patiemment, comme on explique à un étranger une chose que tous les enfants savent, et je suis repartie sans avoir obtenu davantage parce qu'il n'y avait, de son point de vue, rien de plus à obtenir.

Je note pour ma part ceci. Un peuple qui range ses souverains morts et ses biens précieux dans le même type de chambre, avec le même mot et le même geste, ne fait pas une confusion. Il applique une règle. Ce qui a été bien fait doit être conservé, et un corps que plus personne n'habite est une chose bien faite comme une autre.

Je note aussi que Darnholm pratique un rite semblable et le nomme le Retour à la Pierre. Ce sont là les deux seuls peuples que je connaisse à honorer Matyo au-dessus des autres, et les deux seuls à coucher leurs morts dans la roche.

Mais le Darnholmien qui rend son mort à la pierre le rend à un dieu qui est dans la pierre.

Le Blanornéen ne rend rien. Il range.

Même geste. Rien de commun.

D'Elvoryn
Le culte est tenu depuis Elvoryn, la septième cité, qui garde les temples, les anciens pactes et les reliques de la maison.

Je m'attendais à y trouver un pouvoir. Il n'y en a pas.

Elvoryn ne juge pas, ne conseille pas, ne sanctionne pas. Elle n'a jamais contredit un souverain, jamais refusé un couronnement, jamais rendu d'avis contraire à la couronne sur quoi que ce soit. Elle célèbre, elle conserve, et elle vérifie — car c'est à Elvoryn qu'on

procède au rite d'éligibilité dont j'ai parlé plus haut, et c'est là son seul acte qui touche au gouvernement.

Ce rite, à ce qu'on peut en déduire, mesure. Il ne pèse pas. Il établit qu'une chose est ou n'est pas, et il n'a pas d'opinion sur celui qui la porte.

Un clergé qui ne peut que constater n'a jamais eu à s'opposer à personne. Je laisse au lecteur le soin de mesurer ce qu'un tel arrangement peut coûter à un royaume le jour où quelque chose y va mal.

De la prétention des Vaesco

Reste la chose la plus singulière que j'aie recueillie sur les Terres Blanches, et il faut bien que je la rapporte.

La maison Vaesco soutient que le peuple blanornéen a été créé par Matyo.

Non pas béni. Non pas favorisé. Créé — façonné directement et séparément, avec l'île, le climat et la couronne, en un seul acte, et distinctement du reste des hommes. Leur langue leur aurait été donnée dans ce geste ; c'est de là que viendrait ce fond que nos savants ne savent pas rattacher. Leurs traits en procéderaient. La maison régnante aurait été posée sur eux au même instant, non par l'histoire mais par dessein.

Cette prétention est ancienne. Elle est portée par la dynastie, relayée par Elvoryn, et acceptée par le peuple sans qu'on la discute. Elle est aussi, il faut le dire nettement, sans le moindre commencement de preuve. Il n'existe aux Terres Blanches aucun document, aucun monument, aucun témoignage d'aucune sorte qui l'établisse. C'est une chose que les Vaesco disent d'eux-mêmes, et qu'ils disent depuis assez longtemps pour que nul ne demande plus d'où elle vient.

Or nous savons ce qu'il en est.

Le Chant du Fer l'enseigne et les Six Royaumes tiennent avec lui : les hommes ont été façonnés par les Sept ensemble. Il n'y eut pas sept ouvrages séparés, mais un seul, mené en commun, dont procède l'humanité tout entière. C'est ensuite seulement, les hommes étant faits, que chaque dieu déposa sur les peuples qu'il regardait la valeur qui lui était propre — la Vie, la Force, la Mémoire, la Liberté, le Courage, la Justice et la Foi. Ce que les peuples ont reçu de distinct, ils l'ont reçu après, et par don, non par fabrication.

La prétention vaesco est donc doublement irrecevable. Elle attribue à un seul ce qui fut l'œuvre des Sept, et elle confond un don avec une origine.

Je ne crois pas d'ailleurs qu'elle procède d'une erreur. Une maison qui règne seule depuis si longtemps, sans rivale et sans rupture, a besoin d'un fondement à la mesure de cette anomalie. Se dire l'ouvrage direct d'un dieu est la façon la plus économique de rendre une telle permanence naturelle. Que le peuple l'ait cru, et le croie encore, en dit plus long sur l'isolement des Terres Blanches que sur leur théologie.

Il faut se garder cependant de leur en faire grief. Ils sont seuls depuis toujours, sans Ordre pour les instruire, sans archive pour les corriger, sans voisin pour les contredire. Un peuple qui n'a que sa propre parole finit par la tenir pour vraie.

VIII · DE CE QU'ILS REFUSENT

Il n'y a pas de magie à Blanorné.

Ni runisme, ni magie ancienne, ni aucune des six voies que le Codex des Magies du Souffle recense. Aucune école, aucun praticien, aucune tradition, et rien qui suggère qu'il y en ait jamais eu. Sur ce point les dix-neuf témoignages concordent absolument, ce qui, s'agissant de dix-neuf hommes interrogés séparément sur trois saisons, ne se produit pas par hasard.

J'ai d'abord attribué cela à l'isolement. Le runisme naquit à Virelya dans les quinze années de chaos qui précédèrent le Pacte, et ne fut constitué en Ordre qu'au temps du Pacte lui-même ; il est concevable qu'une île éloignée n'en ait jamais reçu la semence.

C'est faux, et mes témoins ont été formels : ils n'en ont pas manqué. Ils n'en ont pas voulu.

De leur raison
Manier les Flux est, pour un Blanornéen, une impiété.

Le raisonnement m'a été exposé plusieurs fois, toujours dans les mêmes termes, ce qui indique une doctrine et non une opinion. Les Flux sont matière divine. Ils appartiennent à ce qui a fait le monde et non à ce qui l'habite. Un homme qui prétend les ordonner prétend à ce qui n'est pas à lui, et cette prétention est une insulte.

Un capitaine de Calvess m'a dit, à propos des Runistes de Virelya dont il avait entendu parler dans les ports : « *Ils touchent l'ouvrage.* » Il ne l'a pas dit avec colère. Il l'a dit avec l'espèce de gêne qu'on éprouve devant une inconvenance.

Je relève que cette doctrine n'est pas seulement cohérente avec leur dévotion à Matyo — elle en découle. Un dieu de la forme et de la tenue est mal servi par ceux qui défont et refont. Ils honorent le bâtisseur en ne touchant pas à ce qu'il a bâti.

De l'étranger qui pratique
Un Runiste virelyan ou un Technomancien aedoeran qui se présenterait à Blanorné y serait reçu, logé, nourri et respecté — comme marchand, comme voyageur, comme hôte.

Jamais comme praticien.

Il ne lui serait rien interdit formellement. On ne lui demanderait simplement rien, on ne l'interrogerait pas sur son art, et l'on changerait de sujet s'il l'abordait. Il pourrait passer un mois aux Terres Blanches sans qu'aucun Blanornéen lui adresse une question sur ce qu'il sait faire.

C'est, à ma connaissance, la seule forme d'exclusion qu'ils pratiquent, et ils la pratiquent sans un mot.

D'une observation que je ne sais pas résoudre
Je termine ce chapitre sur une remarque que je livre sans conclusion, faute d'être parvenue à la fermer.

Les Blanornéens tiennent que manier la matière divine est une prétention insupportable. Ils tiennent également, par la bouche de leurs rois, qu'ils sont eux-mêmes un ouvrage divin direct.

Ils sont donc, selon leur propre doctrine, la chose qu'ils s'interdisent de toucher.

J'ai posé la question à deux témoins, aussi délicatement que j'ai pu. Le premier n'a pas compris ce que je lui demandais. Le second a compris, m'a regardée un moment, et m'a répondu que ce n'était pas la même chose.

Je n'ai pas obtenu qu'il me dise pourquoi.

IX · DES ÂGES DE BLANORNÉ

Les Blanornéens divisent leur histoire en cinq âges qu'ils nomment, et j'ai obtenu ces cinq noms de plusieurs témoins dans les mêmes termes. C'est une chose rare dans ce registre et je la signale : sur leur propre chronologie, ils parlent d'une seule voix.

Ils comptent les années comme nous, en années du Pacte, pour le commerce et les traités. Ils tiennent en outre un compte intérieur, par règnes, dont ils m'ont donné quelques dates que je n'ai pas su convertir. Leurs caveaux, leurs registres et leurs inscriptions anciennes sont datés dans ce second système. Il faudrait connaître la suite complète de leurs souverains pour y lire quoi que ce soit, et je ne l'ai pas obtenue.

L'Âge Donné
C'est le premier, et il est le plus court dans leur bouche : quelques phrases, toujours les mêmes, qui ressemblent à une formule apprise.

Ils y placent leur commencement. L'île, le peuple, les sept cités, la couronne — tout arrive ensemble et rien n'est conquis. D'où le nom.

Je note qu'aucun de mes témoins n'a été capable de me dire comment les sept cités avaient été bâties, ni dans quel ordre, ni par qui. Elles sont là depuis l'Âge Donné. La question, telle que je la posais, ne semblait pas avoir de sens pour eux.

Le Grand Rayonnement
C'est leur sommet, et ils le savent.

Ils y placent la plus grande extension de leur flotte, la plus forte exportation de leur granite, l'achèvement de Caer Blanora dans la forme qu'elle a encore. C'est la période où, disent-ils, les caveaux se remplissaient le plus vite.

Cet âge s'achève quelques siècles avant le Pacte. Tout ce qui suit, chez eux, se mesure à lui.

Les Siècles Silencieux
Le nom est d'eux, et il est exact.

Il ne s'y passe rien. Pas de guerre, pas de famine, pas de rupture. Un déclin lent, sans cause désignée, qu'ils décrivent comme un ralentissement plutôt que comme une chute.

Cette période couvre la fin des temps anciens, les quinze années de chaos, la fondation du Pacte des Hommes et les premiers siècles des Six Royaumes. Rien de tout cela ne les a touchés.

J'ai demandé à quatre témoins ce que Blanorné avait fait au moment du Pacte. Aucun n'a compris la question comme je l'entendais. Le Pacte est, pour eux, une chose arrivée aux royaumes du continent. Ils n'y ont pas été conviés, ils n'ont pas eu à refuser, ils n'ont même pas eu à en délibérer.

Un capitaine de Veloran, à qui j'expliquais ce que le Pacte avait coûté et ce qu'il avait sauvé, m'a écoutée jusqu'au bout et m'a dit qu'ils avaient eu de la chance.

Le Règne Blanc
Ici, mes sources s'arrêtent.

Je dois exposer ce que j'ai et la manière dont je l'ai obtenu, car c'est le seul endroit de ce registre où j'ai eu le sentiment de me heurter à quelque chose plutôt que de simplement manquer d'information.

Les Blanornéens comptent, entre les Siècles Silencieux et l'âge présent, une période qu'ils nomment le Règne Blanc et qui ne couvre qu'un seul règne. Elle porte le nom qu'un souverain s'était donné à lui-même. Il s'appelait Valeriyan, il régna trente-quatre ans, et il mourut de maladie à cinquante-trois ans, quelque part entre le quatrième et le sixième siècle du Pacte — je n'ai pas obtenu mieux, et j'ai obtenu trois dates différentes.

Voici tout ce que je puis établir.

Son père se nommait Vaeiron et on l'appelle encore le Roi Flamboyant, ce qui suppose un règne qu'on a aimé. Valeriyan avait dix-sept ans quand il le perdit. Quelque chose s'est produit deux ans plus tard qui implique sa mère et dont trois témoins ont commencé à me parler avant de s'interrompre, chacun à un endroit différent de la phrase.

Il régna longtemps. Son règne fut riche. Il fut aussi, m'a-t-on dit, magnifique — le mot est revenu quatre fois, toujours avec un temps d'arrêt après lui.

Et l'on m'a dit, à deux reprises seulement, qu'il y eut sous lui des Blanornéens qui n'étaient pas libres.

Je consigne cette phrase telle qu'elle m'est venue, et je consigne aussi que je n'ai pas pu la faire préciser. Ni sur le nombre, ni sur la durée, ni sur ce que cela recouvrait exactement. Le premier témoin a refusé de poursuivre avec une politesse qui interdisait d'insister. Le

second, un homme âgé d'Ormys, m'a dit une chose que je ne comprends pas et que je rapporte parce qu'elle m'est restée : que ce n'étaient pas les rois qui étaient à blâmer.

Les sept branches gouvernaient les sept cités pendant ces trente-quatre années. Aucun témoin n'a mentionné qu'aucune se fût opposée à quoi que ce soit. Je n'ai pas trouvé trace d'une révolte, d'un procès, d'une déposition, d'un exil. Rien n'indique que quiconque, en trente-quatre ans, ait tenté d'arrêter cet homme.

Il est mort dans son lit, d'une maladie, à cinquante-trois ans.

Je ne puis rien écrire de plus sur le Règne Blanc et cela me contrarie. J'ai passé une saison entière à essayer d'y revenir par des chemins détournés — par les cités, par les caveaux, par les généalogies. Les entretiens s'écartaient d'eux-mêmes, sans jamais se fermer, avec cette courtoisie souple que j'ai décrite dans mon avant-propos et que j'ai fini par reconnaître comme un mur.

J'observe seulement ceci. Un peuple qui a des mots pour ses cinq âges et qui n'en a que trois phrases pour l'un d'eux ne l'a pas oublié.

L'Âge Rendu
C'est le nom qu'ils donnent aux huit siècles qui vont de la mort de Valeriyan à aujourd'hui.

Les Blanornéens qui ne sont pas libres cessent de l'être sous les successeurs de Valeriyan — en trois règnes, m'a-t-on dit, ce qui fait long pour défaire une chose que l'on désapprouve, s'agissant d'un peuple dont les rois règnent quarante ans. On restaure, on répare, on rend. D'où le nom.

Depuis, huit cents ans sans événement notable. Des règnes longs. Des souverains décrits comme prudents. Aucune guerre, aucune crise dynastique rapportée, aucun tyran.

C'est le plus paisible des cinq âges et c'est aussi celui dont mes témoins parlent avec le moins d'entrain. J'ai relevé, sur l'ensemble de mes entretiens, une manière constante d'évoquer les Terres Blanches d'aujourd'hui : elles vont bien, elles sont riches, elles sont sûres, et l'on passe à autre chose.

J'y ai vu d'abord de la modestie. Je n'en suis plus certaine.

X · DE L'ACCORD DE THYRVEL

Il y a soixante-dix ans environ, Blanorné a acheté une école.

C'est le seul fait de leur histoire récente qui soit parvenu jusqu'à nous, et il y est parvenu par le seul canal qui rapporte fidèlement : celui des sommes.

Du contrat

L'Académie de Brage, sur le continent de Taerticâulle, est la première institution de savoir du monde connu. Elle forme des ingénieurs, des mathématiciens, des calculateurs d'une précision que nul ne conteste. Ses maîtres se déplacent volontiers là où l'on requiert leur art, mais l'Académie, elle, ne s'établit pas ailleurs et n'essaime pas.

Elle a fait une exception pour les Terres Blanches.

Un accord fut conclu — les Blanornéens le nomment l'Accord de Thyrvel, du nom de la cité qui en porta la charge — aux termes duquel Brage installa sur l'île une académie satellite, avec ses maîtres, ses méthodes et une part de son savoir.

Le prix en fut, selon les chiffres qui circulent dans les ports averniens depuis deux générations, de l'ordre de dix millions d'écus d'or.

Je ne puis vérifier ce chiffre. Je le rapporte parce qu'il est constant depuis soixante ans et parce qu'aucun marchand blanornéen, à qui je l'ai soumis, ne l'a démenti. Deux se sont contentés de hocher la tête. Un troisième m'a dit que c'était à peu près cela.

C'est une somme qu'aucun des Six Royaumes ne pourrait réunir sans se saigner.

De ce que l'Ordre en sut

Il faut ici que je rapporte quelque chose qui ne concerne pas Blanorné mais nous.

Le Grand Archivum a appris l'existence de l'Accord de Thyrvel des dizaines d'années après sa conclusion, par la rumeur des ports averniens, et non par aucun canal savant ni diplomatique. Nous l'avons apprise comme on apprend un prix de marché : en écoutant des marins.

L'effet, dans cette maison, fut considérable, et j'ai lu les notes que mes prédécesseurs en consignèrent.

Nous savions Taerticâulle. Nous en connaissions le nom, la réputation générale, l'existence de ses grandes institutions, et nous possédions de Brage quelques mentions parvenues par les voies savantes, dont les plus récentes ont plus d'un siècle. Aucun homme de cet Ordre n'a jamais mis le pied à Taerticâulle. Aucun n'a jamais correspondu avec l'Académie de Brage.

Nos royaumes ont fait mieux qu'elle une fois, et une seule. Vers 630, le Prince-Gouverneur d'Averna, entreprenant Kaelvorf contre l'avis de son propre Sénat, fit venir des ingénieurs de Taerticâulle. J'ai retrouvé la mention de cette affaire dans nos registres et je n'y ai trouvé rien d'autre — ni le nom d'un seul de ces hommes, ni la route qu'ils prirent, ni par quelles mains la chose fut négociée. Le Sénat désapprouva, l'ouvrage se fit, et personne, en sept siècles, n'a recommencé.

Voilà ce que le continent a su faire : une fois, il y a sept cents ans, à l'initiative d'un homme seul, et sans que rien en soit resté.

Et une île qui n'a pas signé le Pacte, où nul d'entre nous ne va, dont nous ignorons la position exacte sur nos propres cartes, a traité directement avec la première académie de

cet autre continent, a négocié un contrat, en a payé le prix, et a fait venir des maîtres qui se sont installés chez elle.

Je dois écrire que l'Ordre n'a pas résolu comment.

Comment ont-ils su à qui s'adresser. Comment ont-ils porté leurs premières lettres, et par quelles mains. Dans quelle langue se sont-ils entendus. Comment une somme pareille traverse-t-elle un océan sans qu'aucun port de notre continent en voie passer une part. Qui, à Brage, a jugé l'affaire recevable, et sur la foi de quelle connaissance préalable des Terres Blanches.

Aucune de ces questions n'a de réponse dans nos archives. J'en ai posé plusieurs à mes témoins blanornéens, en trois saisons, sous des formes variées. J'ai reçu, chaque fois, cette même courtoisie qui répond sans rien dire.

Nous tenions Blanorné pour une île riche et repliée, tournée vers un seul de nos royaumes, ignorante du monde au-delà de nos côtes. Il faut admettre que c'est nous qui l'étions.

Je consigne cette anomalie sans la résoudre, et je la tiens pour le fait le plus troublant de tout ce registre.

De ce qu'ils ont acheté
Il faut être exact ici, car le malentendu est facile.

Brage n'a pas vendu son savoir. Elle en a vendu une couche.

Les maîtres de l'académie satellite enseignent aux Terres Blanches l'architecture, le calcul des portées, l'hydraulique, la construction navale, la mécanique et la métallurgie — presque toutes les matières que Brage possède. Mais, à ce qu'il ressort des témoignages, ils les enseignent à une profondeur qui est loin de la leur. L'école blanornéenne touche à tout et ne va au fond de rien.

Cela n'a pas empêché les résultats. Ce sont les ponts, les machines de port, les pivots refaits et les instruments dont j'ai parlé au chapitre quatrième. En soixante ans, l'île a franchi un degré qu'elle n'avait pas franchi seule dans toute son histoire.

Mais il faut voir ce que cela veut dire aussi.

Un royaume immensément riche a payé le tiers de ce qu'il possédait pour recevoir la surface de ce que Brage sait. Et Brage a encaissé sans ouvrir davantage.

De ce qu'ils ont appris
Je crois que les Terres Blanches ont acheté autre chose que des ponts, et qu'elles ne l'avaient pas prévu.

Aussi loin que porte leur mémoire, Blanorné a été la mieux bâtie, la mieux gréée et la mieux taillée de tout ce qu'elle connaissait. Elle n'avait aucune raison d'en douter, n'ayant personne à qui se comparer.

Elle a fait venir des maîtres taerticâulois chez elle. Ces maîtres, avec beaucoup d'égards, lui ont montré qu'on allait plus loin ailleurs, dans toutes les directions à la fois, et qu'on ne lui montrait pas le fond.

L'académie est aujourd'hui tenue conjointement par ces maîtres — dont plusieurs se sont établis sur l'île et y ont vieilli — et par les Blanornéens qu'ils ont formés. C'est, à ma connaissance, la seule institution étrangère jamais admise aux Terres Blanches, et la seule communauté d'étrangers qui y réside.

De ceux qui étaient là

Je dois maintenant rapporter la chose qui m'a le plus surprise de tout ce chapitre, et qui tient à ce que j'ai exposé du cours de leurs vies.

Soixante-dix ans, chez nous, effacent un débat. Ceux qui décidèrent sont morts, ceux qui protestèrent aussi, et la génération vivante hérite d'un fait accompli qu'elle n'a plus personne pour contester.

Aux Terres Blanches, non.

J'ai interrogé à Neryas-Port un vieux marin de Veloran nommé Orvenn Haleth, qui a passé les quatre-vingt-quinze ans et qui naviguait déjà quand l'Accord fut signé. Il n'était ni de la cour ni du conseil ; il était second sur un caboteur et il avait vingt-cinq ans.

Il m'a parlé de l'Accord au présent.

Non pas comme d'un souvenir, non pas comme d'une chose jugée par l'histoire — comme d'une décision mauvaise, prise récemment, dont les conséquences se déroulent encore. Il m'a dit ce que valait le trésor avant. Il m'a dit ce que les cités ont cessé de pouvoir faire après. Il m'a dit que son père, qui était de Thyrvel, avait vu passer les convois et qu'il en était rentré malade. Il m'a dit qu'on n'avait pas demandé son avis au pays, ce qui est vrai et ne l'a jamais été nulle part.

Il a soixante-dix ans de rancune intacte et il en a encore pour quinze ans à la porter.

Ils sont plusieurs comme lui. Pas beaucoup — une poignée, dans chaque cité, de gens très âgés qui étaient adultes à la signature. Mais ils sont là, ils parlent, on les écoute avec respect, et ils n'ont rien pardonné.

En face, j'ai interrogé un marin d'une trentaine d'années, né trois décennies après l'Accord, qui m'a dit qu'il ne voyait pas de quoi on discutait. L'académie a toujours existé. Les ponts tiennent. On navigue plus vite. Il m'a semblé sincèrement incapable de se représenter qu'il y eût eu un choix, et légèrement agacé qu'on le lui rappelle.

Ce ne sont donc pas trois générations qui se transmettent une querelle affaiblie. Ce sont deux hommes vivants qui ne se comprennent pas, et qui se croisent sur le même quai.

Je reviens à ce capitaine de Veloran dont j'ai cité la phrase au chapitre quatrième, et dont je comprends maintenant l'usage du présent.

> *« Mon père trouve encore que c'était cher payé. Moi je passe sur le pont. »*

XI · DE L'ÉTAT PRÉSENT

De la reine
Blanorné est gouvernée en cette année 1317 du Pacte par Ysvaera, de la maison Vaesco.

Elle a, selon les estimations que j'ai pu croiser, entre soixante-dix et soixante-quinze ans. Elle est montée sur le trône jeune et règne depuis plus de quarante ans, ce qui, aux Terres Blanches, n'a rien d'exceptionnel.

Elle n'a pas conclu l'Accord de Thyrvel. Elle naquit à peu près quand il fut signé, et n'a donc jamais eu d'avis à donner sur la question — mais elle règne sur un pays où ceux qui en avaient un sont encore là pour le lui dire.

Mes témoins en parlent avec respect et sans chaleur. Les mots qui reviennent sont de bonne administration : elle est juste, elle est mesurée, elle connaît les cités, elle écoute. Un marin de Thyrvel m'a dit qu'on ne pouvait rien lui reprocher, ce qui, prononcé sur ce ton, m'a paru un jugement plus complexe qu'il n'y paraissait.

Je n'ai obtenu de personne le nom de son héritier.

De ce que je crois pouvoir dire
Blanorné, en cette année 1317, est riche, sûre, bien gouvernée et parfaitement immobile.

Elle possède une flotte que nul n'égale, des ouvrages que nul n'entame, une couronne que nul ne dispute et une abondance qui ne se dément pas. Elle ne fait la guerre à personne et personne ne songerait à la lui faire. Elle vend au continent ce dont il n'a pas besoin et achète très peu.

Et elle est pleine. Sept cités, des villages, pas de place pour davantage. Un peuple qui vit vieux, qui ne meurt pas de maladie, qui récolte plus qu'il ne consomme, et qui n'a nulle part où aller.

Je ne prétends pas savoir ce qu'un royaume fait de cette situation. Je note seulement qu'ils ne l'ont pas résolue dans toute la durée qu'ils se donnent, et qu'ils ont ouvert, il y a soixante-dix ans, la première porte de leur histoire — en payant pour cela le tiers de ce qu'ils avaient, à un continent dont nous ne savons presque rien.

Aveu
Je referme ce registre sans satisfaction.

J'ai passé trois saisons à Neryas-Port. J'ai interrogé dix-neuf hommes, dont sept plusieurs fois. J'ai dépouillé deux relations de voyage, dont une anonyme. J'ai recoupé, comparé, vérifié tout ce qui pouvait l'être.

Et je crois avoir décrit une façade avec une grande exactitude.

Je sais leurs cités, leurs productions et leurs prix. Je sais la hauteur de leurs tours et le mécanisme de leurs feux. Je sais ce qu'ils croient, ce qu'ils refusent et comment ils enterrent leurs morts. Ce sont là des choses vraies et je les ai bien établies.

Je ne sais pas pourquoi un roi a pu tenir un royaume entier sous sa main pendant trente-quatre ans sans que personne ne bouge. Je ne sais pas ce qu'on vérifie sur un enfant à Elvoryn. Je ne sais pas ce qu'il y a dans les caveaux dont on m'a parlé trois fois sans jamais me les décrire. Je ne sais pas ce qu'ils appellent l'Ailleurs autrement que par ces cinq lettres. Je ne sais pas pourquoi il neige, une fois par génération, sur une île où il ne neige pas. Je ne sais pas comment une île que nous croyions repliée a traité, seule, avec l'autre bout du monde. Je ne sais pas depuis quand ils sont là.

Ces choses ne me manquent pas par hasard. Ce sont exactement celles sur lesquelles les entretiens s'écartaient.

J'ai écrit dans mon avant-propos que Blanorné parle peu. Je corrige au terme de ce travail : Blanorné parle beaucoup, et elle parle bien. Elle ne dit simplement pas ce qu'on lui demande, et elle s'y exerce depuis plus longtemps que nous n'existons.

Un registre qui décrit une façade avec exactitude a tout de même une utilité. Il établit qu'il y a une façade, et il indique où elle est mince. Ceux qui viendront après moi et qui iront, un jour, jusqu'à cette île — car il faudra bien qu'un jour quelqu'un y aille — sauront au moins par où commencer.

Qu'ils ne commencent pas par les tours. Qu'ils commencent par les caveaux.

Consigné par Astryde Vahl, Exégète-Scribe
Grand Archivum d'Aen Doravel · Salle du Savoir des Royaumes
SOUS LE SCEAU D'AEN DORAVEL · 1317 AP